

Le Mardi 25 Novembre 2003 quand j'ai ouvert la porte de *die Niemandrose* elle a été là soudain et à nouveau posée juste en face de moi, sur mon lit, son visage rose tourné calmement vers mon visage, une lumière blanche safranée coulait un flot immobile par la fenêtre, repeignant la chambre passée en présent, Thessie ma bien-aimée disparue revenue, m'attendant à l'orée de la *Niemandrose* c'était elle et c'était moi et c'était le 5 Juin 2001 comme je l'apprenais par l'inscription au dos de la photo, soudain, en ouvrant le livre de poèmes, poussée par la nécessité physique de retrouver rechercher d'appeler la Rose de Personne pour qu'elle vienne accompagner ma promenade en peinture, j'avais sans l'avoir prévu ouvert la mer Rouge du temps, la mer Rouge de temps, le temps s'était ouvert par le milieu, et avait tiré ses rideaux de part et d'autre de la scène du temps, j'avais ouvert la porte du livre où habite éternellement pour personne la rose de Celan, pour personne, donc pour qui la prie et la rappelle, la reine mystique l'œil rose de Dieu, mon idée était d'emprunter son flambeau lumineux pour m'éclairer dans mon cheminement incertain dedans l'an sacré de Hantaï. J'avais eu (je vais avoir) besoin, avais-je senti à l'aube, d'un passeur de langues, maintenant que le jour était enfin venu de m'avancer dans l'an de Hantaï, enfin venu après trois ans de timidité, de ralentissements, de balancements de la pensée d'un pied sur l'autre.

Le jour était venu, je l'avais vu venir et je l'avais accepté, je m'étais pliée à son ordre, sans fuir, en tremblant, car s'en aller dans l'an sans fond de Hantaï cela demande au plongeur une puissance respiratoire que je ne suis pas sûre d'avoir, cela demande au voyageur un embarquement périlleux dans la nef du temps, cela demande à l'astronaute une connaissance des étoiles et des religions, des religions et des philosophies, des philosophies et des sciences physiques dont je sais ne pas savoir le centième. Alors j'avais besoin pour cette expédition de la rose du pèlerin, du bâton épineux à la tête parfumée, de la pierre de rosette qui transforme d'un effleurement la stèle d'une langue dans une autre langue, car j'allais maintenant à la rencontre de l'an de Hantaï dans sa langue à laquelle ma langue prête des oreilles

étrangères mais dociles, et avides, mes oreilles d'âne biblique, mes oreilles de curiosité tournées vers le psaume et l'incantation de l'autre langue.

Et certes, pensais-je au réveil, aucun ange ne serait meilleure escorte – c'est une évidence – pour ce rien que je suis dans cette visite aux profondeurs de l'an de Hantaï, que la rose *Nichts*, la Rose-Rien, la rose de personne en personne, la rosemot, la rose faite mot, le Rosemot fait chant pour s'élever au-dessus de la couronne d'épines, la Rose qui chante encore après l'épine, quand il n'y a plus que personne.

Je pris le livre, j'ouvris la porte, et là, sur le lit, le mien, en photo, là était ma rose perdue gardée exacte et baignée d'un flot de lumière religieuse. Ma fiancée ma chatte. Lanterne magique pour la traversée de l'ensorcellement Hantaï. Oui me dis-je, *Mit allen Gedanken ging ich hinaus aus der Welt*, avec toutes les pensées je suis sortie hors de mon monde pour m'en venir à l'autre et tu étais là, toi ma silencieuse, *meine Leise mein Leid*, mon ouverte, mon ouvrante et tout ce que je ne pouvais pas oser encore hier faute de langue, faute d'œil fin, pouvait commencer. J'insiste : si elle, ma chatte, la morte, la ressuscitée, la rose et revenante ne m'avait pas attendue à la porte qui bat entre la vie et la mort, je n'aurais peut-être jamais fait le premier pas du passage à Hantaï. C'est qu'on entre par ici dans le pays à mystères où sont célébrées depuis des millénaires, et chaque fois pour la première fois, les fêtes ou messes aux heures festonnées d'aubépines entre lesquelles se glissent, silencieuses, souriantes, d'inaltérables jeunes amantes maternelles aux yeux attristés et consolants, emperrières recouturières des corps déchirés des êtres jetés dans l'Histoire aux griffes ensanglantées, divines mamans aux tabliers luisants, Isis glaneuses des morceaux de dieu, l'épars, le corps commun de tous les corps fauchés, Marie cueilleuses à deux mains des membres humains, centre ventre hospitalier. Mais je divague ? !

Je voulais parler devant le tableau de Hantaï, dit *Peinture (Écriture rose)* 1958-1959, et j'ai divagué. Car comment ne pas s'enfoncer, dès que l'on a lancé le fil d'un regard vers la mer aux cent profondeurs la mer promise, dans le labyrinthe aux trois cent soixante-cinq journées, trois cent soixante-cinq sœurs, planètes souterraines ou étoiles, troupeau minutieux de signes conduit sous les mots *Peinture (Écriture rose)* sous le toit ou les doigts de ces noms qui ne nomment pas proprement, qui déclarent l'évidence troublée, la transfiguration de Peinture en Écriture, d'Écriture en Peinture.

Je voulais parler de l'an 1958-1959 tout entier recueilli dans le tablier d'un tableau de 329,5 × 424,5 centimètres. An, dans le tablier fini, mesuré, coupé, cousu, contenant l'infini du Temps des temps et des mémoires des mondes, ainsi que les trois cent soixante-cinq tableaux de l'an. Le tableau somme.

D'un autre côté, je ne voulais pas parler de tableau, ni de Hantaï. Mais plutôt de mon aventure, de l'aventure du tableau, de mon aller-à-la-rencontre d'une chose dite tableau, comme Proust s'en était allé une fois « au mois de Marie ». J'en avais entendu parler, de ce tableau. À vrai dire selon moi tout le monde en parle, et merveilleusement, fidèlement, ce tableau a des fidèles selon moi, et selon lui (Hantaï) à dire vrai personne n'en a jamais parlé, dit-il personne encore, dit-il, il attend encore la parole qui l'aura parlé, je ne comprends pas dis-je je ne comprends pas dit-il, chacun de nous ne comprend pas autre chose, selon moi tant de fidèles sont venus et viennent devant sa paroi-lumière comme devant la Loi, à y réfléchir, selon lui, il se peut que ce soit le tableau de personne, on n'y arrive pas, on y va, on entre dans son église au moment de la quitter on s'agenouille, en se relevant on sent l'odeur amère et douce d'amandes s'exhaler de la vulve des aubépines, ce n'est pas un discours qui est causé, c'est une expérience ce tableau on ne peut en parler qu'en paroles de discours, paroles modestes et travailleuses, mais ce n'est pas ça, dit Hantaï, j'attends dit-il, je cherche, je cherche, j'essaie de comprendre quelque chose, ce tableau c'est essayer de faire venir des yeux cachés derrière des millions de petites paupières, c'est toujours cette question des yeux dit-il, qui regardent, pendant que je regarde, *en général* dit-il *je fais comme si je voyais pas ce qu'ils voient – mes yeux* – quand je faisais ce tableau, dit-il, je voyais, je voyais que je voyais pas le monde, je faisais le tableau un jour après l'autre jour, alors il avait des yeux, le tableau, j'utilisais comme je l'ai dit cent fois et tout le monde le sait aussi *des encres noire, violette, rouge, verte, un an*, tout l'an, l'an-lent qui entre en 1959 j'écris les jours en l'ordre du temps et à la fin ça s'appelle peinture, vous voyez ? Qu'est-ce que ça veut dire ? demande-t-il – et moi aussi je cherche à comprendre ce je-vois-que-je-vois-pas – *vous voyez ?* – non dis-je – voilà ! dit-il – alors c'est ça : la peinture, tout ce qui n'est pas peint peint quand même autrement. Peint, dit-il. Ou bien : peins. Oui dis-je j'entends ce que ce Pain veut dire.

On ne sait pas ce qu'on voit. J'utilise les quatre couleurs noire, violette, verte, rouge.

Je téléphone à Hantaï : je vais aller le voir, ou la voir cette fois-ci, j'y vais, dis-je. Alors moi aussi j'y vais, dit-il. Le tableau, il n'a jamais été le ou la voir, là où il demeure et respire doucement, corps suspendu loin de ses mains.

Maintenant, c'est l'expérience. Quand nous allâmes à Beaubourg, où il n'avait jamais été ni moi non plus. Il faut traverser le monde, la ville, la foule, les dehors. À l'approche de la maison du tableau, il crie : Il n'est plus là ! Cela ne nous étonne pas, mais cela nous déçoit. Il fallait s'y attendre, vous voyez. Je cours au gardien, l'Écriture Rose, monsieur, dis-je comme je dirais le mois de Marie, c'est où ? Ce

n'est plus ? Mais non la chose est là, au fond, c'est le dernier tableau dans la dernière salle. Cela ne nous étonne pas : « *Peinture* » est épiphanie : *fort ! Da !* Maintenant nous nous approchons du sujet. De la déesse, de l'abyme, de la Pythie, des lèvres de Marie, de l'objet perdu, du temps retrouvé.

Le tableau palpite en veilleuse à gauche. Le tableau n'est pas un tableau. Le tableau est une colonne de tableaux, un peuple de tableaux, des phalanges, une tribu ; il envoie devant lui des troupeaux de tableaux. Jacob envoie ses troupeaux de brebis à Ésaü dans l'espoir de le convaincre, de l'attendrir. Le tableau croît et se multiplie. Ou bien c'est moi qui le crois et le multiplie. À chaque pas, de moi, du tableau, un autre s'avance. Les journées cheminent en chiffres arabes. La caravane mage. Les journées s'appellent par leur numéro.

Ensuite presque perdue dans le pays, petite, lointaine proche comme le passé, une étoile à six branches pâle à cinq mille ans avant la croix aux grands bras d'or la croix dorée à la cuisson la croix cuite au fourneau des jours l'étoile volette comme la couronne d'Esther, la couronne en papier de Purim, mais la croix et l'étoile les voit-on ? À peine si on les voit dans le grand champ de l'an. Restes déracinés des dieux dans l'Empire du temps.

Traces des dieux, et restes des colères. À côté de la croix à sa main droite ce pâté d'encre noire, n'est-ce pas l'œil d'Œdipe crevé, l'œil qui n'a pas vu ce qu'il aurait dû voir ? Chacun son œil et son aveuglement. Selon lui, Hantaï, cette larme qui bave, ce crachat sur le manteau de la Vierge, ce trou dans le tapis du temps, c'est le jour où Luther a lancé son encrier à la tête du diable, et l'encrier s'est écrasé contre le mur. Un pâté de diable. Lire d'une signature. La révolte de celui qui écrit contre celui qui sème le doute : le jour où Hantaï a reçu le doute dans la figure. Il aura jeté l'encre dans les parages de la croix. Et depuis ce jour-là elle n'arrête pas de couler.

Imaginons un sablier, un sable devenu mer, une étendue houleuse de signes, ou un livre de bibles et de philosophies versé sur une seule grande feuille allongée sur une table, une géologie, une géohorlogerie. Comme dans un rêve on cherche à se glisser sous les strates, dans les feuilles, à remonter les tombes jusqu'aux berceaux, on rampe sous la voûte terrestre et elle est rose.

Il n'y a pas de rose et pourtant elle est rose – à nos yeux. Je regarde la toile aux trois cent soixante-cinq visages mêlés et je vois rose.

« En réalité », dit mon fils, il y a les couleurs telles qu'elles *existent* et les couleurs telles qu'on les *perçoit*.

Le rose, dit mon fils, est du rouge avec du blanc, mais le blanc n'existe pas. La lumière blanche est une synthèse des couleurs de l'arc-en-ciel. Tout l'orchestre joue à la fois. La lumière blanche orchestrale s'écoule par la fenêtre de ma chambre et

peint ma chatte en rose vivante. Le rose c'est tout l'orchestre qui joue également toutes les notes à la fois et le soliste rouge qui joue une note pure.

L'orchestre de l'Écriture de l'an joue toutes les notes de la révélation à la fois.

Le rose est une résultante. On le voit où il n'y en a pas.

Le tableau est le résultat de notre vision des Dieux qui n'existent pas. Pour que les dieux paraissent exister, il faut prier sur une toile de lin fine tous les matins sans exception pendant une année étendue depuis l'avent jusqu'à l'avent suivant.

À force de ne pas utiliser le rose et de jouer toutes les notes à la fois et de pratiquer rigoureusement les gestes de la religion sans avoir la foi, on finit par voir le rose.

Le nom de la couleur rose est masculin. Le « rose » vient de la rose. D'abord la rose ensuite le rose. D'abord la fleur. Oui mais qui dira jamais d'où sera venu *Rosa* le nom de la fleur. Au commencement il n'y a pas de commencement ?

Le commencement est sans pourquoi.

En 1958, dit-il, je prenais la décision. Je vais consacrer une année à ça, dit-il. « À ça », notai-je. J'ai pris le rythme de l'année liturgique, l'avent de 1958, depuis l'avent jusqu'à l'avent. D'un avent à l'autre. J'ai pris naissance du tableau à l'avent de la naissance du fils de la Vierge pense-t-il, ce tableau va envelopper dans ses plis l'avant-première du fils, je vais faire le registre des avents, je vais copier ce qui vient à venir et ce qui est venu, je vais être celui qui copie tout ce qui s'annonça et tout ce qui fut et aura été – pendant une année. Avant la décision, dis-je, qu'y avait-il ? La liturgie, dit-il, c'est une manière de mettre le commencement et la fin, autrement toute la vie copier ce n'est pas possible. La liturgie catholique, je prenais cette décision, j'ai essayé prendre en charge la Bible. Je vais consacrer une année consacrée dit-il.

Pourquoi ? dis-je. Sans pourquoi, dit-il. Pourquoi la croix grecque dis-je, je vois bien dit-il que la croix est grecque, j'ai pas tellement réfléchi, ça me plaisait mieux la croix grecque plus corps et moins âme stylisée plus arbre et moins effilée, la liturgie grecque je la connaissais pas, la décision nous prend un jour et sans pourquoi.

*Ohne warumb* est la rose, et elle fleurit.

Ce tableau pensais-je est catholique en cela qu'il n'est pas très catholique. Un peu de diable s'y ébat avec un peu d'hérésie.

Une année consacrée. À qui ? dis-je. À ça dit-il. Je vais faire « ça » un an et sans pourquoi. De l'avent jusqu'après Pentecôte, aux couleurs liturgiques tel jour en rouge tel jour la sainte au cœur violet je faisais ça un an il y a presque cinquante ans, je faisais le portrait des tout premiers temps, et c'était le printemps dans le tableau,